

L'oubli de la complexité et la mémoire de l'essence : représentations des ethnies Hutu et Tutsi après les indépendances

Fabrice SCHURMANS

Universidade de Coimbra

fschurmans@yahoo.fr

<https://orcid.org/0000-0001-8451-1921>

Resumen

Este artículo estudia las características de la ideología africanista en la novela *Afrique, Afrique* (Marchal, 1983). En primer lugar, analizaremos cómo la ideología en cuestión ha enfocado el África negra, en particular, mediante la reducción de la complejidad de lo real a algunas características generales. Seguidamente, mostramos que las apariciones posindependencia del texto africanista se basan en la metonimia y en la generalización abusiva para describir las principales etnias de Ruanda y Burundi. Finalmente, destacaremos que, independientemente de su estatuto institucional, los bienes simbólicos escritos después de las independencias retoman el conocimiento colonial sin cuestionarlo, como en *SAS broie du noir* (de Villiers, 1967) y *La Stratégie des antilopes* (Hatzfeld, 2007).

Palabras clave: Omer Marchal, romance, colonialismo, Ruanda, etnias.

Résumé

Cet article étudie les caractéristiques de l'idéologie africaniste à l'œuvre dans le roman *Afrique, Afrique* (Marchal, 1983). Dans une première partie, nous revenons sur la façon dont l'idéologie en question a appréhendé l'Afrique centrale, notamment par la réduction de la complexité du réel à quelques caractéristiques générales. Nous montrons ensuite que les occurrences postindépendance du Texte africaniste s'appuient sur la métonymie et la généralisation abusive afin de décrire les ethnies principales du Rwanda et du Burundi. Il s'agit in fine de mettre en évidence qu'indépendamment de leur statut institutionnel, les biens symboliques écrits après les indépendances reprennent le savoir colonial sans le questionner, à l'instar de *SAS broie du noir* (de Villiers, 1967) et *La Stratégie des antilopes* (Hatzfeld, 2007).

Mots clés : Omer Marchal, roman, colonialisme, Rwanda, ethnies.

Abstract

This article examines the characteristics of the Africanist ideology in the novel *Afrique, Afrique* (Marchal, 1983). In the first part, it addresses how this ideology understood Central Africa, namely by reducing the complexity of reality to a few general characteristics. Then it examines how the post-independence expressions of the Africanist

* Artículo recibido el 9/04/2021, aceptado el 15/03/2023.

Text rely on metonymy and overgeneralization as a way of describing the main ethnicities of Rwanda and Burundi. This is ultimately to highlight that regardless of their institutional status, symbolic goods written after independence reproduce colonial knowledge without questioning it, like in de Villiers's *SAS broie du noir* (1967) and Hatzfeld's *La Stratégie des antilopes* (2007).

Key words: Omer Marchal, novel, colonialism, Rwanda, ethnic groups

1. Introduction

Conformément aux récits anthropologiques de la première moitié du XX^e siècle, les ethnies Tutsi et Hutu apparaissent dans de nombreuses œuvres écrites après les indépendances comme deux essences figées dans le temps, composées de caractéristiques intangibles, d'ordre physique et psychologique. Il s'agira ici de voir comment *Afrique, Afrique* (Fayard, 1983) de l'auteur belge Omer Marchal¹ fait appel aux stratégies observées dans une bonne partie du corpus de la littérature coloniale, notamment le recours privilégié à la métonymie et à la généralisation abusive en tant que mode de perception du continent. Ainsi un trait observé et décrit dans un contexte local (le Rwanda) est-il immédiatement généralisé au tout (l'Afrique) et une caractéristique générique trouve-t-elle à s'illustrer in loco. Ce genre de traitement rhétorique ne concerne pas seulement un roman publié chez un éditeur doté d'un fort capital symbolique et qui, à ce titre, le place du côté de la production restreinte, mais également un roman ressortissant à la sphère de grande production. *SAS broie du noir* (1967) de Gérard de Villiers servira justement à montrer que ce genre de représentation tient peu compte des frontières littéraires. Même un récit comme *La Stratégie des antilopes* (2007) de Jean Hatzfeld n'évite pas le recours à la généralisation hâtive. Il nous servira aussi de contrepoint pour l'analyse du roman de Marchal. Revenir aux constructions textuelles ayant perpétué une représentation figée de la composition sociale et ethnique du Rwanda et du Burundi permet de comprendre leur rôle dans la diffusion et la sédimentation du savoir colonial auprès d'un vaste

¹ Léopold Omer Marchal (1936-1996) a travaillé au Rwanda entre 1958 et 1962 en qualité d'agent territorial. Il est devenu journaliste international à l'indépendance du pays. *Afrique, Afrique* raconte les derniers mois du Rwanda sous protectorat belge à travers le regard d'un jeune agent territorial, Léopold Chauvaux. Celui-ci parcourt le territoire sous sa responsabilité et le décrit de manière exhaustive, couvrant des questions liées à la culture, aux paysages, aux populations ou au rôle de l'Européen au cœur de l'Afrique. Un narrateur extradiégétique suit le personnage principal dans sa vie quotidienne, fait état de ses réflexions sur la région, le pays, l'Afrique, sans cacher sa sympathie pour Chauvaux ; autrement dit, celui-ci apparaît bien comme le représentant de l'instance narrative dans la diégèse. La critique a analysé le roman de Marchal selon une perspective comparée (Ngorwanubusa, 2007 ; Vaucher, 2020).

public. Les recompositions, passerelles, enchevêtrements, complexités propres à toute société tendent dès lors à disparaître au profit d'un récit homogène et d'une essentialisation des différences. Nous examinerons d'abord les caractéristiques de la représentation coloniale de l'ethnie afin de montrer que Marchal récupère un savoir préalable et en amplifie la portée par le biais du roman. Nous reviendrons ensuite sur les stratégies mises en œuvre pour transmettre l'épistémologie en question, à savoir la métonymie et la généralisation abusive. Dans la troisième partie, nous dégagerons la conséquence principale d'une telle appréhension des réalités sociales locales : la volonté assumée de remplacer une réalité (indigène) par une autre (coloniale). De ce point de vue, le roman de Marchal en dit sans doute plus sur la façon dont le colonisateur percevait la société locale que sur les caractéristiques profondes de celle-ci.

2. Effacer la complexité

Il est connu que lors de la période coloniale, le pouvoir politique a récupéré le savoir occidental, surtout celui des anthropologues, afin d'asseoir sa domination sur les territoires conquis et leurs populations (Beeman, 2008 ; Ruscio, 2008). La science a alors servi les desseins stratégiques de l'impérialisme en Afrique. Nous savons depuis Mudimbe que l'ensemble de l'Afrique noire a été l'objet d'une appropriation épistémologique. L'essayiste congolais voit dans ce projet moins une conséquence du colonialisme qu'une caractéristique essentielle des cultures européennes depuis le XVI^e siècle. Dans *The Invention of Africa*, il a pratiqué une archéologie de ce savoir en mettant en évidence les modes de réduction de la complexité du réel africain dans les représentations picturales de la Renaissance. Ce que ces peintures dénotent, c'est bien une « configuration épistémologique silencieuse mais puissante » (Mudimbe, 1988 : 8) dans laquelle Mudimbe perçoit les effets d'une « double représentation » : d'une part, la réduction et la neutralisation des différences « dans la similitude signifiée par la norme *blanche* » (Mudimbe, 1988 : 8) et, d'autre part, la subtile distinction entre Eux et Nous par « l'accumulation de différences accidentelles » (Mudimbe, 1988 : 9). De ces observations initiales, Mudimbe tirera une conclusion essentielle, à savoir que le discours africaniste de la fin du XIX^e siècle n'apportera guère de nouveautés quant à la façon de comprendre et de représenter les populations d'Afrique noire : dans cette configuration discursive et épistémologique particulière, le Noir est classé une fois pour toutes. Quelle que soit la nationalité de l'anthropologue, du fonctionnaire ou du missionnaire, nous retrouvons les mêmes représentations, le même savoir, la même volonté de domination matérielle et symbolique. Selon Mudimbe, aucun de ces discours ne prétendait réellement à la description de l'Afrique, ils tendaient plutôt à justifier le processus d'invention, de conquête, de reconnaissance du continent comme paradigme du

« désordre » ainsi que la mise en œuvre des moyens censés assurer sa « régénération » (Mudimbe, 1988 : 20).²

C'est dans ce contexte qu'il faudra replacer la question de l'ethnie, centrale dans le discours colonial porté sur l'Afrique noire en général et sur le Rwanda et le Burundi en particulier. Comme nous venons de le signaler, les représentations de l'Autre ont joué un rôle de premier plan dans l'appréhension/compréhension du sujet local. Du point de vue du Nord colonial, celui-ci n'existe que dans la mesure où il est décrit et classé et cela dans un contexte, celui du XIX^e siècle, où langue, culture et nation servent d'étalons pour la distribution des peuples sur la carte de l'humanité. Ces concepts, tenus pour hautement pertinents en Europe, n'ont pas été considérés par les colonisateurs comme appropriés pour la description de l'Afrique centrale ; celle-ci, à cause de son état « primitif », avait besoin d'instruments spécifiques, adaptés aux caractéristiques attribuées à cette région par le Nord. La tribu et la race dans un premier temps et l'ethnie dans un second temps (avec son corollaire, l'ethnicité) ont été les termes choisis.

Il ne s'agit pas ici de nier l'existence des ethnies, mais de rappeler le processus d'essentialisation dont elles ont été l'objet pendant la période coloniale. Amselle et M'Bokolo (1999 : II), dans la nouvelle préface à un livre souvent cité ont insisté sur la nécessité de la mise en perspective historique afin de saisir à leur juste mesure les relations sociales dans de nombreux pays d'Afrique centrale. Concrètement, cela signifie que les ethnies Hutu et Tutsi existaient avant l'arrivée des Allemands à la fin du XIX^e siècle selon des termes identitaires différents de ceux imposés graduellement par le pôle colonial³.

² Il en va de l'africanisme comme de l'orientalisme. Il s'agit d'un « système fermé qui se contient et se renforce lui-même, et dans lequel les objets sont ce qu'ils sont *parce qu'ils* sont une fois pour toutes, pour des raisons ontologiques qu'aucune donnée empirique ne peut ni déloger ni modifier » (Saïd, 2005 : 88).

³ C'est ce que souligne le politologue René Otaeyek : « [Les administrateurs coloniaux] ont cherché à mettre de l'ordre, à hiérarchiser, à rationaliser, à nommer et donc à créer des frontières ethniques là où il n'y en avait pas. Je ne dis pas que le colonisateur a créé des ethnies à partir de rien ; il existait déjà un sentiment d'être différent. Mais le colonisateur a rigidifié des appartenances ethniques qui jusque-là étaient fluides, poreuses, dans le cadre de sociétés sans frontières. Au fond, comme le disent les historiens de l'Afrique *les ethnies ont une histoire* » (Otaeyek, 2008 : 11). Diop, lui, renvoie directement à la responsabilité du colonisateur : « Alors qu'il n'existe pas d'ethnie au sens strict du terme au Rwanda, l'ethnologie coloniale, devenue ethnologie dominante, a amené les Rwandais à se percevoir comme des races totalement différentes les unes des autres » (Diop, 2007a : 31). Braeckman insiste quant à elle sur la responsabilité de la science coloniale : « Imprégnés de la science de l'époque, l'anthropométrie, maniaques du classement et de la différenciation des "races", les Belges adoptèrent avec conviction l'idéologie dite "hamitique". Ils considérèrent que les Tutsis, au vu de leur morphologie, étaient d'origine hamitique, ou nilotique ; qu'ils appartenaient à un peuple d'éleveurs qui, venus en Afrique centrale

Une grande partie des problèmes sociaux et politiques postindépendances trouve son origine dans la superposition, ou fusion, des concepts de race et d'ethnie, c'est-à-dire quand l'Autre proche, le voisin, commence à être perçu comme radicalement différent d'un point de vue biologique, physique et culturel, quand les frontières acceptées, voire revendiquées, par de nombreux sujets empêchent la mobilité, la porosité, la fluidité (Chrétien, 1999a, 2000, 2010, 2016). Avec l'aide indispensable de l'Église catholique, le discours colonial s'est, de la sorte, efforcé d'essentialiser les caractéristiques des deux groupes principaux afin d'asseoir sa domination sur les territoires conquis. Dès les années 1920, les écoles chrétiennes ont eu pour objectif de transmettre le savoir importé aux plus jeunes, séparés physiquement en fonction de leur appartenance à l'un ou l'autre de ces groupes. Chrétien l'a bien souligné, les étiquettes raciales (Hamites/envahisseurs/Tutsi *vs* Bantous/indigènes/Hutus) étaient en place dès la conquête allemande de la région, et personne durant la période coloniale belge ne les remettra en cause⁴. Face à des organisations complexes, absconses aux yeux de nombreux observateurs, le pouvoir colonial a extrait les ethnies du contexte social où elles s'inscrivaient afin de les transformer en objets d'études, les a confinées à un territoire et en a fait un objet à la fois éminemment historique (les généalogies lointaines ne manquent pas) et anhistorique (puisque une fois découvertes et décrites, les ethnies sont déclarées immuables dans le temps).

[...] À l'instar de la race, l'ethnie en tant que catégorie renvoyant à une origine et une appartenance communes est une invention sociale. Et le premier objectif de la fabrique ethnique est de signifier l'infériorité. Il y a une

en quête de pâturages pour ses troupeaux, s'était imposé aux agriculteurs "bantous" (hutus) ainsi qu'aux peuples "twas" (Pygmées), premiers occupants du Rwanda » (Braeckman, 2021 : 14).

⁴ Parmi d'autres, voici ce que Ryckmans avançait dans un ouvrage collectif défendant l'entreprise coloniale dans les territoires sous mandat belge : « Les Batutsi étaient destinés à régner. Leur seule prestance leur assure déjà, sur les races inférieures qui les entourent, un prestige considérable. Leurs qualités – et même leurs défauts – les rehaussent encore. Ils sont d'une extrême finesse, jugent les hommes avec une infaillible sûreté, se meuvent dans l'intrigue comme dans leur élément naturel. Fiers avec cela, distants, maîtres d'eux-mêmes, se laissant rarement aveugler par la colère, écartant toute familiarité, insensibles à la pitié et d'une conscience que les scrupules ne tourmentent jamais : rien d'étonnant que les braves Bahutu, moins malins, plus simples, plus spontanés et plus confiants, se soient laissés asservir sans esquisser jamais un geste de révolte. Ils ont, eux, toutes les caractéristiques de la race bantoue : petits et trapus, grosse tête, face joviale aux rides profondes, nez largement épaté et les lèvres classiques du nègre. On les distingue des Batutsi au premier regard [...] » (Ryckmans, 1929 : 251-252). La science importée aura tendance à exacerber les différences au sein de la population. D'un côté, on avilit le Bantou/Hutu, de l'autre, on cherche à ennoblir le Hamite/Tutsi. « Ces classements à prétention scientifique s'accompagnent de hiérarchies morales (la sauvagerie plus ou moins poussée) et esthétiques (la laideur des traits, etc.) » (Chrétien et Kabanda, 2016 : 26).

nation, des peuples, et tout en bas de l'échelle, une multitude d'ethnies : les membres d'une ethnie ne sauraient prétendre à l'acquisition de droits similaires à ceux d'un peuple, comme le droit de se rassembler en un État souverain. Ainsi, dès lors que les Allemands puis les Belges définissent les Hutu et les Tutsi du Rwanda et du Burundi comme des « ethnies », ils les enracinent dans une infériorité collective qui les prive, de fait, de certains droits politiques. L'ethnie relève de l'invention, mais, pour autant, elle devient progressivement réalité (Blanc, 2022 : 61).

Il est établi que l'anthropologie porte la responsabilité de la « découverte » des ethnies, mais l'on ne peut attribuer à ce savoir spécifique la responsabilité exclusive de la diffusion de la représentation coloniale de ce monde-là auprès des publics métropolitains. Le vaste Texte colonial n'a pu se diffuser de manière efficace qu'à travers d'autres supports : littérature, cinéma, publicité, expositions⁵. Ainsi le roman d'Omer Marchal en dit-il plus sur la représentation des ethnies en Europe au XX^e siècle que sur le Rwanda de la fin des années 1950 ou, pour être plus précis, il parle du Rwanda des années 1950, mais non en tant que résultat d'une construction coloniale qu'il est loisible de percevoir comme une structure sous-jacente, jamais abordée, toujours présente⁶.

⁵ « Jusqu'aux années 1950, quel que soit le sujet, les écrits, tant scientifiques que de vulgarisation, rappellent sentencieusement l'alpha et l'oméga ethnologique, à savoir la conquête du pays par une 'race géante', de gens élancés et fins, arrivés du nord-est vers le XV^e siècle » (Chrétien et Kabanda, 2016 : 86).

⁶ Marchal reprend la dichotomie raciale établie par le savoir/pouvoir colonial et la naturalise en faisant de celle-ci le produit d'une histoire millénaire. Ainsi Léopold Chauvaux interprète-t-il le paysage social comme le résultat d'une opposition structurelle entre Tutsi et Hutu. La différence de statut – nobles Tutsi *vs* serfs Hutu – est clairement associée à des différences de type physique, la noblesse des premiers provenant à la fois de leurs origines mythiques et de la subtilité de leurs traits : « Las de nomadiser, les Batutsi étaient arrivés de la Haute Egypte, et peut-être du Thibet, voici mille ans, tirés par leurs vaches aux cornes-lyres à la rencontre de l'herbe qui ne tarit pas. Ces hommes aux visages brûlés, au regard de braise, à la taille gigantesque, à la peau brun rougeâtre – qui leur valut chez les Arabes le nom de Hamites – se disaient quelques fois des Chamites » (Marchal, 1983 : 16-17). Plus tard, Chauvaux décrit un Tutsi, figure hiératique plantée dans un paysage lui-même paradigme de la perfection, en des termes rappelant l'Europe des années 1930 : « Les courbes de sa tête exprimaient cette perfection qu'enseignent les maîtres d'esthétique. Deux ellipses égales s'épousaient de l'intérieur pour décrire l'orbe du front. L'occiput et le menton fermaient parfaitement ces figures inclinées l'une sur l'autre en un angle parfait » (Marchal, 1983 : 55).

Le personnage principal, Léopold Chauvaux, agent territorial de vingt-trois ans, entreprend son mandat à la fin de la période coloniale⁷. Il découvre le pays des mille collines en compagnie d'un boy, Zacharie, et d'un noble Tutsi, Rumaliza Grégoire. Le narrateur, qui adopte le point de vue de Chauvaux, pose un regard en surplomb sur le paysage ainsi que sur les habitants. Dès le départ, il assume une perspective coloniale et reprend la légende de l'origine mythique des Tutsis, représentés comme des seigneurs venus d'Égypte, ayant asservi les serfs locaux, les Hutus, dotés comme les premiers de caractéristiques essentialistes. La vulgate figée à partir de la fin du XIX^e siècle détermine le regard du colonisateur sur la société indigène. Le Père Otto d'Hooghe, présenté comme un fin connaisseur de l'histoire des royaumes rwandais, n'échappe pas à la règle. Il transmet le savoir colonial à un Chauvaux qui le reprend sans le questionner. Nous avons affaire non à une vérité fondée d'un point de vue scientifique, mais à une opinion parée des atours de la science. En d'autres termes, à l'exemple de l'idéologie, l'opinion agit ici comme substitut commode à la vérité, elle est globalisante et satisfaisante pour le récepteur. En guise de preuves, le prêtre dépose devant Chauvaux deux gravures qui ne font pas l'objet d'une contextualisation :

Une des gravures montrait un détail de la statue funéraire de Tout Ankh Amon. L'autre un portrait au fusain du mwami Mutara III Rudahigwa Caroli, l'actuel roi des Batutsi. Même front, mêmes yeux en amandes tirés vers les tempes, même nez long, droit et fiable, même arrogance dans l'avancée du menton (Marchal, 1983 : 59).

Le prêtre raconte ensuite à Chauvaux la lente avancée des Tutsis vers le centre du continent :

Tout en narguant les pharaons, les Chamites envoyaient leurs tribus vers le sud. Nul n'avait jamais vu hommes

⁷ Si le roman ne mentionne pas l'année de référence, divers éléments renvoient à la fin des années 1950. Ainsi François Legrand, le supérieur de Chauvaux, s'adressant à celui-ci : « Profites-en, tu as six mois pour vivre toute ton Afrique, au train où ça va... » (*Afrique, Afrique* : 48). Plus loin, le prêtre Otto, qui vient de narrer la généalogie des Tutsis à Chauvaux, annonce les temps sombres de l'indépendance. Les Hutus, pas encore assez chrétiens à ses yeux, se laisseraient influencer par les prêtres défendant une révolution sociale : « Et maintenant, voilà que nos prêtres eux-mêmes se mettent à confondre l'avènement du Royaume avec la révolte agraire... » (*Afrique, Afrique* : 65). Dans la quatrième partie, « Le Conseil des chefs », Chauvaux redoute l'indépendance et ses conséquences : « Et certes, les Européens d'Europe promettaient la restitution immédiate de l'Afrique aux Africains. Mais dans le même moment, leurs politiciens votaient la mise en place de commandements inusités en ces pays, qui demanderaient des décennies à prendre racine, à moins qu'ils n'allassent les détruire. Les politiciens d'Europe et les politiciens d'Afrique semblaient avoir fait entre eux le pacte du sang. [...] Les Africains et les blancs de brousse paieraient » (*Afrique, Afrique* : 170).

aussi grands. Leur taille leur valait admiration, respect, et, plus précieuse que tout, la crainte. Minces de corps, longs et grêles de membres, réguliers et avenants de traits, droits de nez, nobles de port, graves, hautains, superbes de morgue [...] (Marchal, 1983 : 61).

L'ensemble du roman ressort à l'épistémologie décrite par Mudimbe, c'est-à-dire à un savoir importé qui en dit moins sur la complexité sociale locale que sur la nature du regard porté par le colonisateur sur la réalité. Dans ce contexte, la dichotomie parcourt le Texte colonial écrit à partir d'un nombre réduit de sources, celles-ci jouant le rôle de palimpseste repris sans grandes modifications. La catégorie Hutu n'échappe pas au processus décrit par Mudimbe. Marchal l'oppose terme à terme à la catégorie Tutsi.

Ils s'étaient retrouvés esclaves mendiant un peu de leur propre glèbe. C'étaient des nègres du commun comme on en voyait un peu partout de la mer Atlantique au pays des Grands Lacs, essaimés de Nigérie après avoir dévorés la forêt saharienne. Car ils étaient, avec leur fer et leur feu, les plus redoutables mangeurs de brousse que les peaux de chèvres de la vieille Afrique eussent jamais portés (Marchal, 1983 : 17).

Afrique, Afrique ne se distingue guère des caractéristiques de la littérature coloniale et reproduit, vingt ans après les indépendances, la perspective épistémologique importée. Ce regard trouve à s'illustrer dans de nombreux textes portant sur le Rwanda. Qu'ils appartiennent à la sphère de production restreinte ou à la sphère de grande production n'y change pas grand-chose. La partie vaut pour le tout, chaque trait observé in loco renvoyant à une caractéristique *typiquement* africaine. Dans le roman, la métonymie participe donc autant de la représentation du réel que d'une tentative de compréhension de celui-ci⁸.

3. La partie pour le tout et le tout pour la partie dans le Texte colonial

Quelle que soit la nature du Texte colonial, celui-ci se caractérise par l'usage récurrent de la métonymie et de la généralisation abusive. Un Hatzfeld, par exemple, n'échappe pas à la règle et, à l'instar de Marchal, ne parle du Rwanda et du Burundi qu'à travers un constant va-et-vient entre le local et le

⁸ C'est bien ce qu'avance un spécialiste de la rhétorique dans le *Dictionnaire du Littéraire* : « L'effet réaliste du roman est souvent obtenu par une vision morcelante des objets, donc par recours à la synecdoque. La métonymie [...] se prête aussi au style dit réaliste dans la mesure où elle attire l'attention sur les représentations culturelles » (Klinkenberg, 2008 : 236).

global, dans lequel la partie vaut pour le tout et le tout pour la partie, les principaux objets de ce traitement rhétorique étant les populations et la nature.⁹

Ainsi à divers moments de *La Stratégie des antilopes*, Hatzfeld¹⁰ a recours aux deux figures afin d'interpréter un phénomène observé sur le terrain. Si, par exemple, les chiens n'aboient pas au Rwanda, cela s'explique par une caractéristique *sui generis* de l'espèce dans l'ensemble du continent : « en Afrique les chiens ne travaillent pas et mangent peu » (Hatzfeld, 2007 : 142) ; et lorsqu'un survivant du génocide réussit à récupérer la richesse perdue, il s'agit de « la preuve vivante d'un atavisme commercial » (Hatzfeld, 2007 : 204). À l'instar du discours orientaliste analysé par Saïd, un trait observé ici et maintenant fait immédiatement l'objet d'un traitement rhétorique (conscient ou inconscient, pour les conséquences du discours en cause cela importe peu) visant à le doter d'une portée universelle. Le Texte africaniste oscille de la sorte entre le *local* et le *global*, non dans le but d'affiner une analyse empirique, mais plutôt de produire un savoir que l'on tient pour complet, totalitaire et, par conséquent, hégémonique. Comme l'a observé Diop¹¹, le contenu africaniste du livre de Hatzfeld s'affiche surtout lorsqu'il prétend éclairer le récepteur sur la relation entre une prétendue mentalité africaine et le génocide. Il vaut la peine de s'attarder sur le chapitre intitulé « Visions noires de l'Afrique », car c'est dans celui-ci que le recours aux deux figures se manifeste le plus clairement.

Le chapitre s'ouvre sur une réflexion relative aux différences entre l'« Occidental » et l'« Africain », parmi lesquelles Hatzfeld choisit pour une rapide analyse l'attitude de l'un et de l'autre face au changement. « L'homme blanc », être

⁹ Face à l'altérité, à la nouveauté, l'africaniste (ré)agit comme l'orientaliste : il généralise à partir d'une observation particulière. « En tant que système de pensée sur l'Orient, [l'orientalisme] s'est toujours élevé du détail spécifiquement humain au détail général *transhumain* [...] » (Saïd, 2005 : 115).

¹⁰ Né à Madagascar en 1949, Jean Hatzfeld a été journaliste à *Libération* pour lequel il a couvert le conflit en Yougoslavie. Auteur de plusieurs livres sur le Rwanda : *Dans le nu de la vie : récits des marais rwandais* (2000), *Une saison de machettes* (2003), *La Stratégie des antilopes* (2007), *Englebert des collines* (2014) et *Un papa de sang* (2015). Il interroge des survivants (*Dans le nu de la vie*) et des bourreaux (*Une saison de machettes*) dans une même région du pays avec le projet de tenter de comprendre le génocide de l'intérieur. Avec *La Stratégie des antilopes*, il revient dans le district de Nyamata après la libération des assassins interrogés dans le second livre afin de voir comment bourreaux et victimes se côtoient au quotidien, chose inévitable dans un pays aussi densément peuplé. Les institutions du champ littéraire ont légitimé la trilogie initiale en recourant aux deux voies de consécration privilégiées : des articles positifs dans la presse de qualité et des prix littéraires importants (Prix Femina de l'essai 2003, Prix Joseph-Kessel 2004 pour *Une saison de machettes* et Prix Médicis 2007 pour *La Stratégie des antilopes*).

¹¹ Aux yeux du critique et écrivain sénégalais, Hatzfeld ne peut éviter de tomber dans les travers du discours africaniste, « ses digressions sur la mentalité africaine sont oiseuses et même un peu bizarres » (Diop, 2007b : 64).

tourné vers l'avenir, se situerait du côté du changement permanent, du dynamisme inné, c'est-à-dire que son action aurait un sens sur la ligne du temps qui, selon une perspective occidentale, le placerait du côté de la modernité. À l'opposé, l'« Africain » refuserait l'idée du changement, préférant une espèce de stagnation dans le présent, craignant une évolution qu'il ne maîtrise pas. Ce qui se dessine ici, c'est bien une représentation bipolaire du monde où tout s'oppose terme à terme nous *vs* eux, le mouvement *vs* l'immobilité, avenir/progrès *vs* passé/stagnation. Si l'auteur doit bien reconnaître la réceptivité de l'« Africain » face à la « nouveauté », il ne peut cependant s'empêcher d'ajouter que la nouveauté en question s'applique aux biens matériels (l'Africain serait particulièrement avide non pas de modernité mais de modernisme).

Chez Marchal, la dichotomie joue aussi un rôle essentiel car elle permet aux protagonistes de saisir – au sens de comprendre et de posséder – les caractéristiques inhérentes aux deux blocs, Europe et Afrique. Ainsi, avant l'arrivée des Allemands et des Belges, les indigènes ne connaissaient ni la roue, ni l'écriture, ne savaient pas mesurer le temps. Grâce aux premiers, les royaumes passent d'un état primitif à un état de développement : avant (la stagnation) *vs* après (le progrès). Dans les extraits suivants, Chauvaux apostrophe les dignitaires tutsis en des termes trahissant la perspective dichotomique. « Vous vous vêtiez alors de franges de fibres, d'étoffes d'écorces. Vous arrachiez le feu au briquet des deux bois. Vous ne mangiez pas la chair des poissons, ni les œufs des poules. Le blanc qui les mangeait, vous l'appeliez *Igisimba*, bête sauvage ! Il rit et ils l'imitèrent » (Marchal, 1983 : 179) Il poursuit sur le même mode, avant *vs* après, pour recueillir l'assentiment des Tutsis. « [...] Vous ne mesuriez le temps qu'au gré de la pluie, d'un bout de l'an à l'autre, au mouvement de la vache dans la pâture, d'un bout du jour à l'autre. Vous ne nommiez pas les étoiles, hormis *Kibonumwe*, Celle qu'on voit seul à seule pour être heureux » (Marchal, 1983 : 179). L'arrivée des Blancs les contraint à adopter un autre rapport au monde, marqué par le dynamisme, la vitesse, la modernité. « Vous avez l'allumette, la bicyclette ; l'arc à tonnerre rattrape l'antilope à la course plus sûrement que la flèche du meilleur archer » (Marchal, 1983 : 179).

Toutefois, *La Stratégie des antilopes* se distingue du roman de Marchal sur un point essentiel : alors que celui-ci superpose sa voix à celles des sujets locaux, Hatzfeld, pour sa part, leur donne la parole afin d'exprimer sa propre vision du continent. Les trois voix (un homme et deux femmes) reproduisent en partie le discours africaniste, reprenant les clichés cristallisés depuis le XIX^e siècle. La métonymie fonctionne ici à deux niveaux : d'un côté, ce qui est observé au Rwanda est généralisé au niveau du continent, et, de l'autre, les témoins nous sont présentés comme identiques à de nombreux autres que l'on pourrait rencontrer au Rwanda. C'est cette duplicité qui, à la fois, cache la véritable instance

d'énonciation – le journaliste transcrivant et interprétant à Paris les déclarations enregistrées dans le district de Nyamata – et lui évite d'être accusé de paternalisme ou de racisme, étant donné qu'il pourra toujours se défendre en invoquant l'origine et la qualité des trois témoins.

L'ensemble du chapitre transforme des opinions émises dans un contexte particulier en une espèce de sens commun permettant au récepteur de comprendre aisément les origines du génocide. Lorsqu'une survivante avance qu'aucun blanc n'a empoigné de machette pour tuer, que ce sont les Rwandais eux-mêmes qui en portent la responsabilité (Hatzfeld, 2007 : 188), sa parole métonymique rejoint un certain sens commun occidental qui, au lieu de l'historiciser, lit le génocide comme le résultat d'une nouvelle guerre tribale. En donnant la parole à des témoins choisis, Hatzfeld dissimule le contenu africaniste de son livre et le rend plus pernicieux dans ses effets. Ces voix africaines confirment, en effet, une idéologie qui n'a plus besoin des discours du Nord global : littéralement, elles parlent *à la place de*, remplacent désormais la production discursive en provenance d'un certain Occident¹². Derrière ces témoignages, on reconnaîtra les effets d'un acte antérieur, celui de l'auteur qui, parmi les milliers de témoignages possibles, a choisi ceux qui allaient confirmer sa propre opinion au sujet du Rwanda. Ce faisant, il naturalise l'idéologie africaniste en la camouflant derrière les « visions noires », et participe, pour reprendre le titre d'un ouvrage de Diop, Tobner et Verschaeve, de la « négrophobie » émanant d'un certain Nord.

Omer Marchal, pour sa part, ne camoufle pas l'idéologie en question : avec le personnage de Chauvaux, il avance à découvert, assumant le traitement rhétorique dont les collines du Rwanda font l'objet. Dans *Afrique, Afrique*, une caractéristique observée auprès d'un Tutsi ou d'un Hutu est rapidement transformée en caractéristique de type essentialiste valable pour l'Afrique noire dans son ensemble. À d'autres moments, Chauvaux interprète les actions et les gestes des populations locales au nom du savoir hégémonique – qui se limite à quelques préjugés et idées générales – sur l'Afrique noire. Ainsi, Léopold Chauvaux soupçonne que son boy comprend d'autres langues car « les noirs, avec leur mémoire extraordinaire, apprennent une langue sans effort » (Marchal, 1983 : 28)¹³. Il importe peu de savoir si ce commentaire se rapproche ou non de la vérité, ce qui

¹² L'idéologie en question infusera lentement la société rwandaise via les appareils idéologiques d'État, certains acteurs politiques récupérant les inventions coloniales à peu de frais et de manière intéressée. « On assiste au XX^e siècle au placage, autoritaire et 'autorisé' scientifiquement, d'un modèle racial. Celui-ci est fondé sur des typologies somatiques et caractérologiques du XIX^e siècle et sur une fiction ethno-historique des origines qui a fait rêver les Blancs avant d'intéresser les Noirs » (Chrétien et Kabanda, 2016 : 117).

¹³ Observation que l'on retrouvera chez Hatzfeld où l'Africain « est *naturellement* communicatif et polyglotte » (Hatzfeld, 2007 : 177).

nous intéresse ici, à l’instar de Saïd dans *Orientalisme*, c’est la mise en évidence d’une stratégie discursive permettant à un représentant du Nord impérial de généraliser en utilisant le pluriel (Les Noirs), ou, à d’autres moments, le singulier (l’Afrique) visant à constituer le référent en un tout homogène.¹⁴

Aux yeux du narrateur, cette Afrique se définit par la tension entre les anciennes valeurs (« La vieille Afrique ») et l’Afrique transformée par les Européens (l’Afrique du « Nouveau Testament »). Chargé de résoudre un crime supposé impliquant deux frères (chacun pense avoir tué l’autre), Chauvaux réussit à réunir les deux hommes, qui s’effraient à la vue de ce qu’ils pensent être un fantôme. Poursuivis par la foule, ils échappent à la lapidation grâce à l’intervention de Chauvaux, ce qui amène le narrateur à affirmer que « la vieille Afrique ne se sentait quitte à l’endroit de ceux qui lui avaient fait peur qu’après les avoir réduits en bouillie pour les fourmis » (Marchal, 1983 : 35-36). Dans l’exemple suivant, on trouvera une nouvelle illustration d’un phénomène récurrent : la généralisation au niveau de toute l’Afrique d’un savoir acquis dans un lieu déterminé.

L’Afrique des noirs n’était qu’une seule tribu aux milliers de clans. Seuls les blancs croyaient changer de pays en changeant de langue. [...] Ainsi, la chose du Buganza, portée de langue en langue par la voix du vent, s’entendait à l’autre bout de l’Afrique. Elle pouvait tout aussi bien la mettre en chaleur, l’induire en transe, sans apprêt (Marchal, 1983 : 95)¹⁵.

On le voit, le traitement rhétorique dont le Rwanda est l’objet se traduit par l’usage d’un nombre réduit d’expressions stéréotypées traversant aussi bien les frontières coloniales que celles du champ littéraire. En d’autres termes, ces expressions parcourent le Texte colonial indépendamment du statut institutionnel des biens symboliques (littérature de production restreinte ou de grande production). Dans *Broie du noir*, le contexte social de référence diffère, il s’agit du

¹⁴ Une fois encore, on relèvera la proximité entre le discours africaniste et le discours orientaliste. Tous deux emploient souvent l’auxiliaire *être* à la troisième personne (l’Africain *est* ceci plutôt que cela), évitent la nuance, se basent sur des idées générales. « Elles sont toutes péremptoires, elles vont de soi ; le temps qu’elles emploient est l’éternel intemporel ; elles donnent une impression de répétition et de force ; elles sont toujours symétriques et cependant radicalement inférieures à leur équivalent européen, qui parfois est spécifié, parfois non » (Saïd, 2005 : 89).

¹⁵ On sait que le Texte colonial associe souvent le continent à une femme qu’il faut conquérir. La charge sexuelle est ici évidente. Chauvaux dévoile son appétence pour le continent – « Il me semble parfois que je voudrais épouser l’Afrique entière » (Marchal, 1983 : 143) –, et, plus tard, au cours d’un procès où les normes juridiques s’opposent, toujours au détriment de la norme locale, Chauvaux insiste : « Un secret instinct le poussait néanmoins à continuer. L’Afrique ne se livrait jamais de son propre mouvement au blanc, mais s’il la touchait au bon endroit, elle se donnait avec une ardeur sauvage » (Marchal, 1983 : 229).

Burundi des années 1960, mais Gérard de Villiers¹⁶ transforme celui-ci en une espèce de double du pays voisin où tout s'explique pareillement par les tensions entre Hutus et Tutsis¹⁷. Voici comment un agent de la CIA résume au personnage principal, Malko Linge, une situation de transition violente entre l'ancien régime (monarchie) et le nouveau (république) :

Les types qui ont pris le pouvoir sont à moitié analphabètes, grisés de leur puissance et totalement incapables. Comme, en plus, le pays est divisé en deux tribus : les Tutsis et les Hutus qui se haïssent, la pagaille est à son comble. Si tout se passe bien, ils seront retournés au Moyen Âge d'ici une dizaine d'années (de Villiers, 1967 : 32).

Peu importe, comme le soulignent plusieurs historiens, l'existence de différences sociales et politiques entre les deux pays (Chrétien, 1985, 2000, 2010 ; Lemarchand, 2002), pour le romancier, la continuité sociale et politique assumée entre le Rwanda et le Burundi permet la compréhension, d'un point de vue occidental, des problèmes locaux. La complexité précoloniale a disparu, polie par

¹⁶ Gérard de Villiers (1929-2013) est l'auteur de *SAS*, série commencée en 1965 et qui se transformera rapidement en un bien symbolique industriel comptant des centaines de romans. Selon Ramonet (2004 : 55), elle est devenue un support privilégié pour la « publicité clandestine », plusieurs marques (Air France, Gauloises, Breitling) payant des dizaines de milliers d'euros pour être citées dans les aventures de Son Altesse Sérénissime Malko Linge. Dans *Broie du noir*, la CIA envoie Malko récupérer deux astronautes dont la capsule a atterri au Burundi, non loin du lac Tanganyika. Il entre dans le jeune État peu de temps après le coup ayant renversé la monarchie. Il rencontre deux adjutants, Michel Couderc et Brigitte Vandamme, patronne de l'unique restaurant de luxe de Bujumbura. Parmi les opposants figurent le commissaire Nicoro et Ari-letueur, un trafiquant grec percevant Malko comme un concurrent sur le marché des diamants. Après diverses péripéties, inhérentes au genre du roman d'espionnage/aventures, Couderc et Linge parviennent à quitter la capitale et à fuir en direction du sud du pays. Aidés par deux anciens colons, Ann Whipcord et son père, ils découvrent que des indigènes ont tué et dévoré les astronautes. Il ne reste plus au Prince qu'à rejoindre le point de rendez-vous où un avion de la CIA viendra le recueillir pour l'emmener à Nairobi. Le titre du roman renvoie à l'une des caractéristiques de la série, à savoir une vision raciste de l'Autre (qu'il soit originaire d'Afrique noire ou du monde arabo-musulman).

¹⁷ Même si l'histoire et les relations sociales entre groupes ethniques diffèrent sensiblement de celles du Rwanda, le Burundi a fait l'objet d'une lecture coloniale inspirée par la dichotomie Tutsi vs Hutu (Chrétien et Kamanda, 2016 : 290 et ss.). Influencées par l'évolution politique du Rwanda, les élites locales manipuleront la question ethnique après l'indépendance avec les conséquences que l'on sait. « L'idéologie rwandaise de la démocratie ethnoraciale allait devenir le phare ou le repoussoir de toute la région aussi obsessionnelle que le mythe hamitique, dont elle est issue, sous la colonisation. Le Burundi entre à partir de 1965 dans une spirale de violence induite par cette logique. Pourtant la situation sociale et politique de ce pays, même à l'issue de la tutelle belge, restait sensiblement différente de celle de son voisin du nord » (Chrétien, 2000 : 271).

les représentations hégémoniques. Ici, comme dans le roman de Marchal, l'antagonisme entre deux « tribus » et les figures de rhétorique servent à la fois d'explications à un problème social et de structure interne à la diégèse, autrement dit, les figures du discours sont récupérées à des fins idéologiques.

On le sait, les simplifications favorisent l'émergence des généralisations, grossières dans le cas de Gérard de Villiers, visant à réduire l'Autre subalternisé à quelques traits qui transitent aisément d'un contexte à l'autre. Le cannibalisme apparaît ainsi comme une pratique propre à l'Afrique noire : « [Malko Linge] fut submergé par une vague de dégoût. Et c'étaient ces Noirs bien polis qui se tenaient sagement autour de lui qui avaient commis cette horreur ! » (de Villiers, 1967 : 217). À plusieurs reprises, Marchal évoque aussi la phobie européenne du cannibalisme précolonial, renvoyant de la sorte à un trope répandu : « La loi d'Afrique avait été telle : on pouvait tout faire à un étranger, et attendrir la chair d'un esclave dans la rivière pour le repas du chef » (Marchal, 1983 : 30). En l'occurrence, le Noir n'est pas seulement hideux, stupide, irrationnel (de Villiers, 1967 : 134), incapable de s'exprimer (de Villiers, 1967 : 144), il transgresse encore la plupart des tabous et interdits (le cannibalisme). Structuré par la dichotomie Blanc/civilisé *vs* Noir/sauvage, de Villiers tend à agréger le pôle européen, à l'exception de Ari-le-tueur, dont les méthodes le rapprochent du pôle opposé, sa nationalité grecque le plaçant pour Linge au même niveau que les Burundais. Le Blanc existe parce qu'il possède un récit propre, une histoire le constituant en tant qu'individu alors que le Noir est envisagé sur le mode de la carence narrative : il ne (se) raconte pas, ne signifie rien. Il n'est donc guère étonnant de trouver dans ce roman des appels au meurtre de l'Autre. Malko Linge entend les raisons poussant Couderc à massacrer des Burundais (de Villiers, 1967 : 209) ; le personnage, rendu fou par « l'irrationalité africaine », exprime d'ailleurs ses désirs de tueries de masse (de Villiers, 1967 : 71).

Malgré les différences de statut au sein du champ littéraire, les différences de styles et des publics auxquels s'adressent ces œuvres, celles-ci partagent une même vision de l'histoire, des sociétés locales, ainsi que des pratiques rhétoriques identiques. À l'instar du Texte orientaliste, ces romans usent des mêmes stratagèmes au service de la même idéologie. Peu importe qu'ils aient été écrits et publiés après les indépendances, *Afrique, Afrique* et *SAS broie du noir* perpétuent bien le Texte colonial, lui appartiennent de plein droit. En outre, ils évoquent souvent un désir assumé de substitution d'une culture par une autre. Nous le verrons dans la troisième partie, à tant réduire l'Autre à quelques traits superficiels, la tentation semble grande de vouloir l'éradiquer.

4. Importer un savoir pour en supprimer un autre

Dans le roman de Marchal, à l'instar de ce qui se joue dans une bonne partie du corpus colonial, le savoir est intimement lié à l'exercice du pouvoir. Si l'être colonial désire acquérir la langue et la culture de l'Autre, il agit souvent par souci de domination. Ainsi dans la quatrième partie (« Le conseil des chefs »), Léopold Chauvaux s'impose-t-il aux anciens par sa connaissance de l'histoire locale, même s'il a encore besoin d'un traducteur, afin de mieux mettre en évidence l'avantage pour le sujet indigène d'assimiler le savoir venu d'Europe. Il défend moins la préservation d'un savoir dit traditionnel que la mémoire d'us et coutumes figés dans le temps. On retrouve ici l'opération répétée dans de nombreux territoires sous domination européenne : laisser aux locaux la gestion d'un folklore destiné en fin de compte aux anthropologues et aux touristes¹⁸ et superposer à la représentation indigène du monde un nouveau cadre épistémologique décrit comme inévitable. D'ailleurs, Chauvaux lui-même évoque l'inéluctabilité du remplacement d'une culture par une autre en s'appuyant sur l'exemple des Romains : « Nous autres, blancs des forêts d'Europe, les Romains jadis nous ont colonisés. Nous les avons maudits et combattus, ils nous ont vaincus et, à présent, nous savons que nous leur devons tout. Tout peuple a tout reçu d'un autre à un moment de son histoire [...] » (Marchal, 1983 : 173).

Ce passage renvoie à la stratégie employée par le pouvoir colonial pour convaincre les populations autochtones de la nécessité de se soumettre à l'ordre double, celui des nouvelles autorités et celui du savoir importé. La violence suscitée par la juxtaposition grammaticale (nous les avons combattus, ils nous ont vaincus) renvoie à la violence du désir de substitution d'une organisation sociale par une autre. La souffrance accompagnant la rencontre se trouve de la sorte réduite à une virgule dans un texte. L'utilisation de l'indéfini *tout* souligne le caractère totalitaire du processus : il s'agit ni plus ni moins du désir assumé d'éradication d'une épistémologie. La réticence du sujet local par rapport à ce désir transparait dans les menaces proférées par Chauvaux : « Qui refuse le monde moderne, le monde moderne le détruit. Acceptez-le, tant que ceux qui vous l'apportent respectent vos traditions » (Marchal, 1983 : 176). Une fois encore, la structure syntaxique utilisée par l'auteur renvoie aux dichotomies traversant l'ensemble du roman : la juxtaposition laisse en effet peu de place à l'ambiguïté, à la possibilité du choix. On sera, en ces pages, une chose ou une autre.

Le désir, conscient ou inconscient, de remplacement d'un ordre par un autre se voit traduit dans les multiples projets de Chauvaux pour ses collines.

¹⁸ « Et des blancs viendront d'Europe, passer des vacances si dans les maisons neuves nous réservons une chambre à l'étranger. Il viendra se chauffer à notre bon soleil, nager dans le lac, manger nos fruits en les achetant bon prix, et louer nos chambres » (Marchal, 1983 : 178).

Cette posture trouve une illustration paradigmatique dans une scène secondaire, révélatrice du désir profond animant le représentant du pouvoir colonial. Sur le chemin le menant au parc naturel de l'Akagera, Chauvaux trouve un bosquet lui rappelant ses Ardennes natales, un bois artificiel planté par le Blanc, qui modifie le paysage, l'« humanise » selon le narrateur.

Le petit bois signifiait la mainmise de l'homme sur un infime pan de sauvagerie africaine. Quand on pourrait s'attendre à en voir partout [...], alors l'Afrique serait du bon côté du monde. Il se mit à rêver de clochers, de maronniers, de fontaines et de lents bestiaux à l'abreuvoir de pierre, entre l'école et la mairie, en face de l'auberge offrant le repas des voyageurs et les chambres d'amoureux, de l'autre côté de la boulangerie d'où l'étranger emporte le pain de grand épeautre. Toute civilisation résidait d'abord là, dans l'irrévocable du beau quotidien, païen, d'une place de village (Marchal, 1983 : 301).

Pierre Halen (1993) a montré que le corpus littéraire colonial se caractérisait, entre autres, par ce rêve de transformation, rêve se manifestant souvent par l'obsession d'un projet envisagé comme une œuvre à la fois individuelle et collective. Routes, ponts, chemins de fer, jardins investissent alors le récit. Ainsi Halen met-il en évidence le lien entre la construction d'une route et l'accomplissement individuel. L'ingénieur qui domine le paysage par la route donne ainsi du sens à son existence, la route devenant l'équivalent d'une œuvre artistique dont la fonction est de garder vive la trace du passage d'un homme ainsi que d'un empire. Chauvaux répond bien à la description du constructeur type repéré par Halen. Même si ce sont les Rwandais qui la construisent, la route est son œuvre : « L'Ardennais s'abandonna complètement à la joie de construire. [...] Bâtit. Ainsi étaient les administrateurs, les prêtres, les officiers de brousse. Coupé du vieux monde, de ses distractions nobles et moins nobles, l'empire, exil volontaire de ces hommes durs, les obligeait à grandir hors de leurs dimensions » (Marchal, 1983 : 225).

Selon Halen (1993 : 338-339), la littérature coloniale mettrait en scène l'œuvre, la réalisation d'un projet et non le mépris pour les populations autochtones. Il distingue encore la colonisation de l'impérialisme au nom de la dimension utopique de la première alors que le second aurait plus à voir avec une sorte de calcul réaliste et conclut que si les jugements racistes sont présents dans quelques occurrences, la position de refus de la supériorité d'une race sur l'autre ne serait ni rare ni insignifiante. Le roman de Marchal, à l'instar de *Broie du noir*, n'a pas besoin de défendre la supériorité d'une race sur une autre ; elle est là, exprimée directement dans les pensées de Chauvaux (ses monologues intérieurs

pointent l'opinion négative qu'il a à la fois des Tutsis et des Hutus) ou indirectement dans la hiérarchisation des populations et des savoirs que présuppose toute situation coloniale.

La simple présence du colonisateur signifie, en soi, un déséquilibre structurel dans la relation qu'il entretient avec le colonisé. Nous savons depuis Memmi que, indépendamment de son degré d'ouverture et de tolérance, l'Européen s'inscrit physiquement et mentalement dans une relation d'inégalité avec l'Autre subalternisé. Il a également raison lorsqu'il défend que dans ce contexte, il n'y a guère de place pour la nuance : difficile, en effet, de refuser partiellement le système colonial car il ne renvoie pas seulement à une idéologie, mais à un ensemble de situations vécues attestant, à chaque instant, le statut du colonisateur : « Il n'est pas si facile de s'évader, par l'esprit, d'une situation concrète, d'en refuser l'idéologie tout en continuant à en vivre les relations objectives » (Memmi, 1985 : 44). Nous nous trouvons ici au cœur de ce que Georges Balandier appelait la situation coloniale. Celui-ci avait saisi que le choc des cultures qu'ont en partie été le colonialisme et la colonisation a signifié la cristallisation d'une relation de domination d'un groupe d'hommes par un autre groupe d'hommes :

Domination imposée par une minorité étrangère, racialement (ou ethniquement) et culturellement différente dogmatiquement affirmée à une majorité autochtone matériellement inférieure ; cette domination entraînant la mise en rapport de civilisations radicalement hétérogènes : une civilisation à machinisme, à économie puissante, à rythme rapide et d'origine chrétienne s'imposant à des civilisations sans machinisme, à économie 'arriérée', à rythme lent et radicalement 'non chrétiennes' ; le caractère fondamentalement antagoniste des relations existant entre ces deux sociétés qui s'explique par le rôle d'instrument auquel est condamnée la société colonisée ; la nécessité, pour maintenir la domination, de recourir non seulement à la « force », mais encore à un système de pseudo-justifications et de comportements stéréotypés [...] (Balandier, 2001 : 26).

Même si Balandier jugeait lui-même cette définition insuffisante, son observation relative à la nécessité pour le colonisateur de justifier sa domination par le biais de stéréotypes s'applique à l'idéologie raciale véhiculée par la littérature coloniale européenne. Nous avons vu comment Chauvaux légitimait sa présence au Rwanda par la nécessité de corriger un paysage et une population tenus pour sauvages. Son fantasme de transformation de la région participe bien d'une tentative d'autojustification, mais comme tend à le démontrer l'utilisation du futur

simple dans les parties du roman où Chauvaux entrevoit un avenir radieux¹⁹, aucun de ces projets n'a pour finalité la transmutation de la colonie en une nouvelle métropole. En effet, la réalisation complète de ce désir signifierait la ruine du rêve colonial :

Le colonialiste ne fait pas coïncider son avenir avec celui de la colonie, il n'est ici que de passage, il n'investit que ce qui rapporte à échéance. La véritable raison, la raison première de la plupart de ses carences est celle-ci : le colonialiste n'a jamais décidé de transformer la colonie à l'image de la métropole, et le colonisé à son image. *Il ne peut admettre une telle adéquation, qui détruirait le principe de ses privilèges* (Memmi, 1985 : 89).

Afin de maintenir ceux-ci, le pôle colonial a eu besoin de développer un ensemble de valeurs et d'idées, une idéologie, qui maintiennent *in fine* le colonisé dans son état. Ce qui signifiait pour Memmi que le racisme était bien la base de toute situation coloniale. Plus qu'un racisme théorique, il fallait plutôt y voir un racisme en actes exercé au quotidien : « [...] le racisme colonial est si spontanément incorporé aux gestes, aux paroles, même les plus banales, qu'il semble constituer une des structures les plus solides de la personnalité colonialiste » (Memmi, 1985 : 90).

La notion de « personnalité colonialiste » en évoquera une autre, celle de la « colonialité de l'être » développée par Maldonado-Torres afin d'expliquer l'enracinement profond de ce racisme au sein de l'être européen et sa permanence dans la période post-coloniale. Notre modernité, avance-t-il, ne peut être pensée en dehors de l'acte fondateur violent qu'ont constitué les conquêtes coloniales. S'inspirant de Fanon, Maldonado-Torres (2004 : 39) nous aide à penser un « être colonisé » violemment séparé de l'être pensé à partir de l'Europe, un damné pour employer un terme fanonien, « produit de la modernité/colonialité dans sa relation intime avec la colonialité du pouvoir, la colonialité du savoir et la colonialité de l'être elle-même ». Memmi avait entrevu que même si la situation coloniale disparaissait, cela ne modifierait pas la personnalité coloniale :

¹⁹ Le projet de Chauvaux passe par une transformation de la Nature et de la société. Le futur simple renvoie au dessein colonial. Dans le passage suivant, il s'adresse à Rumaliza Grégoire, le noble Tutsi l'accompagnant dans les collines : « Il suffira que l'homme consente un peu de travail au manger du bétail. Quand nos savants auront trouvé le virus de la peste porcine, chaque famille pauvre aura, comme en mon pays d'Ardenne, son saloir avec son lard, ses côtes à l'échine, ses jambons. Nous peuplerons les basses-cours de pintades et de dindons, d'oies et de canards. Chaque enclos nourrira son clapier. Vos fruits triompheront sur les tables d'Europe » (Marchal, 1983 : 201).

Lorsqu'il lui arrive de rêver à un demain, un état social tout neuf où le colonisé cesserait d'être un colonisé, il n'envisage guère en revanche, une transformation profonde de sa propre situation et de sa propre personnalité. Dans cet état nouveau, plus harmonieux, il continuera d'être ce qu'il est, avec sa langue préservée et ses traditions culturelles dominantes (Memmi, 1985 : 62)²⁰.

5. Conclusion

On le voit, dans le Texte colonial, il n'y a pas eu d'indépendances, plutôt la poursuite d'un mode de représentation inégal dans lequel la voix d'un narrateur omniscient et souverain perpétue sa domination sur une voix produite comme subalterne. Cette permanence soulève la question de la transmission d'une certaine mémoire de la période coloniale, car ce que le roman de Marchal nous révèle est le résultat du traitement épistémologique et historique dont une grande partie de l'Afrique centrale a été l'objet. Le Rwanda et le Burundi, en tant que créations coloniales, ont été soumis à une double opération simultanée : polir/oublier la complexité historique et favoriser la mémoire d'une essence, ce qui, en l'occurrence, se traduit par la réduction de l'épaisseur historique à un antagonisme entre deux ethnies²¹.

²⁰ Le chapitre « La gloire des héros » consacre justement le colonisateur et l'idéologie coloniale. L'Afrique y est réduite à un palimpseste, un soubassement dépourvu de culture que les administrateurs transformeront en paradis. Cette partie concentre tous les clichés africanistes : « Pour la plupart fous d'Afrique, les coloniaux ne rêvaient que ponts à construire, vergers à faire fleurir, corps à soigner, ignorance à vaincre, torts à redresser, pentes à adoucir, que famines à faire oublier. Ils avaient pris à bras-le-corps le fétichisme et l'anthropophagie, l'esclavage et la cruauté, abattu cent démons de la vieille peur souveraine de l'homme noir. La métropole, où tout était déjà fait, les ennuyait. Elle les ignorait ou les enviait, et ils lui rendaient en mépris ce qu'elle leur refusait d'humble gloire, pardonnant difficilement à l'outre-mer de renflouer ses budgets, de l'avoir sauvé par son effort de guerre, d'avoir, dernier ressort, fourni le cœur de la bombe qui avait donné la victoire aux alliés. Les blancs d'Afrique habituellement n'y pensaient pas. Le soleil, en se levant et en se couchant à six heures, leur faisait les journées trop courtes » (Marchal, 1983 : 421).

²¹ Dans un ouvrage destiné à justifier l'entreprise coloniale tant au Congo que dans les deux territoires sous mandat, le cadre médiéval européen sert à expliquer la différence raciale ; la représentation des Tutsis comme peuple d'envahisseurs est aussi présente. On sait ce que feront les génocidaires de prises de position telles que celle-ci : « Ils n'ont ni expulsé ni exterminé les tribus bantoues qui habitaient avant eux le pays envahis » (Franck, s.d. : 83). Les populations bantoues locales ont dû partir ou se soumettre : « La plupart d'entre eux sont demeurés dans le pays de leurs pères et se sont résignés à y vivre en population soumise de second rang » (Franck, s.d. : 83). L'opposition entre une aristocratie d'envahisseurs et un peuple vassal indigène se cristallise dans la représentation coloniale de ce monde : « Les Watuzi, leurs nouveaux maîtres, ont continué à se marier entre eux et n'ont guère mélangé leur sang à celui du peuple vassal. Ils restent une classe aristocratique, d'assez fière allure, dont la domination s'appuie sur la supériorité

De ce point de vue, la littérature de nature coloniale produite après les indépendances se donne à lire comme le résultat d'un acte arbitraire : elle inclut un savoir hégémonique (ainsi qu'une vision essentialiste), tout en excluant un autre, assujetti et rendu illégitime. Sur ce point, le roman de production restreinte ne se démarque guère du roman de grande production ni de l'essai malgré la différence de statut : Marchal, de Villiers et Hatzfeld ont bien participé à la reproduction du savoir hégémonique. Ils ont intégré à leurs œuvres un savoir antérieur (produit par l'anthropologie coloniale) qui avait déjà mis en route l'opération d'oubli de la complexité, ce qui signifie que leurs textes étaient précédés d'un palimpseste colonial considéré comme la Vérité sur la région. On n'aurait pas tort de conclure que ce qu'ils ont décrit, ce n'était ni le Rwanda de la fin des années 1950 ou du début des années 2000 ni le Burundi des années 1960, mais plutôt la représentation de ceux-ci par le biais du Texte colonial. Même Hatzfeld, qui se contente selon les apparences de transmettre la parole de certains témoins rwandais, le reprend puisque ce qu'il nous donne à lire est aussi le résultat d'un choix : les trois Rwandais dont il reproduit les témoignages dans le chapitre analysé précédemment confirme l'opinion de l'auteur (que rejoint justement le sens commun).

Si ce processus de naturalisation (de l'essence) trouve incontestablement son origine dans la colonisation épistémologique du Sud par le Nord, il perpétue ses effets par le biais du vaste Texte colonial se reproduisant à l'identique après les indépendances. On l'a vu, Chrétien a démontré à quel point les définitions des ethnies dans le Rwanda colonial et post-colonial étaient artificielles. Par ailleurs, il a pratiqué l'analyse textuelle critique des mythes et des légendes des origines afin de montrer que ce qui caractérisait les sociétés en question étaient des notions telles que porosité des frontières sociales, hétérogénéités, failles, superpositions, etc. En somme, il a rétabli une vérité historique dans un contexte où « les passions de la mémoire » l'ont emporté sur les exigences scientifiques du travail de l'historien (Chrétien, 1999b : 315).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMSELLE, Jean-Loup & Elikia M'BOKOLO ([1985]1999) : *Au cœur de l'ethnie : ethnologie, tribalisme et État en Afrique*. Paris, La Découverte.

intellectuelle et sur la propriété du bétail » (Franck, s.d. : 83). L'ouvrage est dédié au Roi Albert « en souvenir de Ses deux GRANDS VOYAGES au CONGO & de SON INLIASSABLE DÉVOUEMENT À L'ŒUVRE COLONIALE ». Il est dit que l'ouvrage est publié à l'occasion du centième anniversaire de l'indépendance nationale. On le datera donc de 1930.

- BALANDIER, Georges ([1951] 2001) : « La situation coloniale : approche théorique ». *Cahiers internationaux de Sociologie*, CX, 9-29.
- BEEMAN, William O. (2008) : « L'anthropologie, arme des militaires ». *Le Monde diplomatique*, mars, 4-5.
- BLANC, Guillaume (2022) : *Décolonisations. Histoires situées d'Afrique et d'Asie (XIX^e-XXI^e siècles)*. Paris, Seuil (coll. Points).
- BRAECKMAN, Colette (2021) : « Des décennies de responsabilité belge ». *Le Monde diplomatique*, mai, 14-15.
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre (1999a) : « Hutu et Tutsi au Rwanda et au Burundi », in Jean-Loup Amselle & Elikia M'Bokolo (dir.) : *Au cœur de l'ethnie : ethnologie, tribalisme et État en Afrique*. Paris, La Découverte, 129-165.
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre (1999b) : « Mythes et stratégies autour des origines du Rwanda », in J.-P. Chrétien & J.-L. Triaud (dir.), *Histoire d'Afrique. Les enjeux de mémoire*. Paris, Karthala, 281-320.
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre (2000) : *L'Afrique des Grands Lacs. Deux mille ans d'histoire*. Paris, Flammarion.
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre (2010) : *L'invention de l'Afrique des Grands Lacs. Une histoire du XX^e siècle*. Paris, Karthala.
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre, Marcel KABANDA (2016) : *Rwanda, racisme et génocide. L'idéologie hamitique*. Paris : Belin.
- DAYE, Pierre ; Jacques CROKAERT *et al.* (1929) : *Le Miroir du Congo Belge*. Bruxelles – Paris, Éditions N.E.A. Tome 1.
- DE VILLIERS, Gérard (1967) : *SAS broie du noir*. Paris, Plon.
- DIOP, Boubacar Boris (2007a) : *L'Afrique au-delà du miroir*. Paris, Philippe Rey.
- DIOP, Boubacar Boris (2007b) : « Jean Hatzfeld, retour au Rwanda ». *Le Magazine littéraire*, septembre, 467, 64-65.
- FRANCK, Louis [dir.] (s.d.) : *Le Congo Belge*. Bruxelles, La Renaissance du Livre. Tome 1.
- HALEN, Pierre (1993) : *Le petit Belge avait vu grand. Une littérature coloniale*. Bruxelles, Labor (coll. Archives du Futur).
- HATZFELD, Jean (2007) : *La stratégie des antilopes*. Paris, Seuil.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2008) : « Figure », in P. Aron, D. Saint-Jacques & A. Viala, *Le Dictionnaire du Littéraire*. Paris, PUF, 235-236.
- LEMARCHAND, René (2002) : « Le génocide de 1972 au Burundi. Les silences de l'Histoire ». *Cahiers d'études africaines*, 167/XLII-3, 551-567. DOI: <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.156>
- MALDONADO-TORRES, Nelson (2004) : « The Topology of Being and the Geopolitics of Knowledge. Modernity, Empire, Coloniality ». *City*, 8 : 1, 29-56. DOI : <https://doi.org/10.1080/1360481042000199787>.
- MARCHAL, Omer (1983) : *Afrique, Afrique*. Paris, Fayard.

- MEMMI, Albert ([1957] 1985) : *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*. Paris, Gallimard (coll. Folio).
- MUDIMBE, Valentin-Yves (1988): *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*. Oxford, Bloomington, James Currey & Indiana University Press.
- NGORWANUBUSA, Juvénal (2007) : « Les descripteurs du mythe hamite dans *Les derniers Rois mages* de Paul del Perugia et *Afrique, Afrique* d’Omer Marchal », in P. Halen & J. Walter (dir.), *Les langages de la mémoire : littérature, médias et génocide au Rwanda*. Metz, Université Paul Verlaine, 37-59.
- OTAYEK, René (2008) : « En Afrique, la question ethnique a été manipulée ». *Le Monde*, 30 mars, 11.
- RAMONET, Ignacio (2004) : *Propagandes silencieuses. Masses, télévision, cinéma*. Paris, Gallimard (coll. Folio actuel).
- RUSCIO, Alain (2008) : « Au service du colonisateur ». *Le Monde diplomatique*, mars, 5.
- RYCKMANS, Pierre (1929) : « Le pays des Grands Lacs », in P. Daye & J. Crokaert (dir.), *Le Miroir du Congo Belge*. Bruxelles – Paris, Editions N.E.A, Tome 1, 213-280.
- SAÏD, Edward ([1978] 2005) : *L’Orientalisme. L’Orient créé par l’Occident*. Paris, Seuil (coll. La couleur des idées).
- VAUCHER, Pierre (2020) : « La littérature belge sur le Rwanda : récits et relations à l’Histoire ». *Études littéraires*, 49 : 2-3, 211-226. DOI : <https://doi.org/10.7202/1071493ar>